

Les premiers pas, la grève, Mimile

NdK: Dis-moi, Claude, quels sont tes plus anciens souvenirs au Jardin des Plantes ?

CB: Maman m'a tellement rappelé que c'est ici que j'ai appris à marcher que j'ai l'impression de m'en souvenir ! Mais je me revois quand même mieux, un peu plus tard, partir de l'île Saint-Louis où l'on habitait et traverser le Jardin avec elle pour « aller à Paris », comme elle disait, voir ma grand-mère rue Geoffroy-Saint-Hilaire. Parfois, jusque dans les années cinquante, on cueillait les odeurs de la Halle aux cuirs¹ au beau milieu du Jardin: on peut dire que ça ne sentait pas la rose ! Enfin, ça ne nous empêchait pas, avec les copains (j'avais 12 ou 13 ans à l'époque), de venir y passer des après-midi entières. Quand il pleuvait, nous restions dans la galerie de zoologie qui est devenue la Grande Galerie de l'Évolution. Sinon, par beau temps, on faisait les cons au Jardin. On pêchait à la main les poissons des bassins, on ouvrait les bouches d'eau pour noyer les allées ou bien on se cachait dans le labyrinthe pour fumer des P4² ! C'était l'aventure, d'autant qu'il fallait se méfier des gardes

¹ À l'actuel emplacement de la faculté de Censier.

² Cigarettes vendues à l'époque en paquet de quatre (donc peu onéreuses), connues aussi sous le nom de « Parisiennes ».

avec leurs sifflets à roulette qui faisaient se retourner le monde. Ils nous impressionnaient, habillés comme des gendarmes avec le képi à boulon et la capeline, mais en noir pas en bleu. C'était des emplois réservés, presque tous des anciens combattants auxquels il manquait tantôt un bras, tantôt une jambe.

Quand je suis arrivé ici en 1964 comme apprenti jardinier (j'avais 17 ans), il y avait encore des chèvres et des ânes, et même un chameau harnaché d'un panier pour y faire monter les enfants. Jusqu'en 1968, une chaisière louait les chaises 20 centimes aux nourrices ou aux vieux venus jouer aux dames ou aux cartes. Un peu partout dans le Jardin, on voyait des attroupements d'au moins cinquante personnes qui les regardaient. Mais tout ça, c'est fini maintenant, ils sont partis dans d'autres jardins...

Pourquoi fini ?

D'abord, on n'a plus de chaises, ça demandait trop d'entretien, de les rentrer l'hiver, de les repeindre. Et puis les architectes ont refait les allées comme elles étaient, c'est-à-dire à l'ancienne, à base de grave et de ciment. Or, c'est un revêtement qui, avant d'être bien stabilisé, fait beaucoup de poussière par temps sec. Alors, ne reste d'avant que les pépères qui appâtent les oiseaux pour qu'ils viennent picorer dans leurs mains et faire un petit spectacle. À ne surtout pas mettre dans le même sac que les mémères à chats. Ils se détestent, les deux ! D'ailleurs les mémères à chats ont disparu, avec leurs papiers gras et leurs arêtes de poisson, en même temps que les chats errants, depuis la création dans certains jardins de maisons de chats, interdites ici à cause de la ménagerie : ça pourrait amener des maladies.

En fait, tu es venu travailler sur ton terrain de jeux favori. Là où tu as appris à marcher, tu as appris à travailler !

À ceci près : à 14 ans, après mon certificat d'études, j'ai d'abord été placé comme apprenti dans les murs à pêches de Montreuil-

sous-Bois. On y faisait de l'arboriculture fruitière mais aussi du maraîchage, on fournissait les Halles de Paris. J'y ai eu mon premier tuteur. C'est comme ça qu'on appelait les jardiniers chevronnés qui prenaient sous leur aile les petits jeunes. Et ceux-là étaient à leur tour sous la responsabilité d'un maître de stage, généralement un professeur technique. J'ai beaucoup appris avec eux. Les tuteurs n'étaient pas toujours très érudits en botanique, mais ils avaient une excellente connaissance de la nature et de la culture des végétaux, un savoir-faire incontestable dans ces domaines. Avec eux, j'ai appris à semer sous abri, à dresser un gazon³, à tailler les haies à la cisaille et au sécateur en m'aidant d'un cordeau. J'ai appris à bouturer et à greffer en fente ou en T, avec écusson. J'ai appris la taille trigemme⁴ des arbres fruitiers et leur palissage en cordon, en U, en palmette... J'ai pratiqué le palissage à la loque aussi, qui consistait à maintenir les jeunes branches aoûtées avec un morceau de chiffon (la fameuse « loque »), que l'on fixait au mur avec un clou. C'était des tours de main fantastiques ! Enfin, je ne suis resté à Montreuil qu'un an. Mon maître de stage, qui ne me trouvait pas trop bête, m'a de fait conseillé de me présenter au concours d'entrée de l'École du Breuil⁵, dans le bois de Vincennes, pour passer mon CAP quatre branches. Avec ce diplôme en poche, je pouvais par la suite travailler dans l'horticulture, en pépinière, dans le maraîchage ou dans l'arboriculture fruitière.

C'est donc avec ton CAP que tu t'es présenté au Jardin des Plantes ?

Non, avant. À l'école j'étais un bon élément comme on dit, je suis même arrivé major de ma promotion la première année.

3 Terme technique qui englobe le griffage, le semis, le ratissage et le roulage du gazon.

4 Taille d'hiver appliquée aux pommiers et aux poiriers qui consiste à tailler « à trois yeux », c'est-à-dire au-dessus du troisième bourgeon en partant de la base du rameau.

5 Établissement d'enseignement horticole, créé en 1867, aujourd'hui très réputé.

Seulement, je ne le suis pas resté longtemps, mes notes de conduite laissant un peu à désirer ! C'est que, en 1962, on était en pleine guerre d'Algérie. Certains étaient pour l'indépendance, d'autres contre. À l'école, sur dix élèves, mettons qu'on était deux à être pour. On passait pour des « sales rouges » et puis, de fil en aiguille, pour des gens indisciplinés.

« De fil en aiguille », ça veut dire quoi ?

Ça veut dire de bêtise en bêtise, si tu préfères. Ma grande gloire, c'est d'avoir organisé à cette époque la grève de la cantine, ma première grève à moi et la première de toute l'histoire de la cantine ! Au début, quand j'étais en première année, les légumes de l'école étaient préparés par une dame antillaise qui faisait très bien à manger. Mais il y a eu une mise aux normes en 1963, dans le courant de ma deuxième année, et un cuisinier l'a remplacée : c'était une catastrophe ! Donc, j'ai rédigé des tracts, en moult exemplaires et tous écrits à la main, et on a fait grève de cantine. Évidemment, ma maman et moi nous avons été convoqués chez le directeur. Et aussi une autre fois, en 1964, quand je suis rentré en troisième année, mais cette fois-ci ce sont tous les enseignants qui nous ont reçus ! On nous a alors laissé entendre que, compte tenu du désordre que je faisais en classe et dans l'école, il serait préférable, pour le bien de tous, que je travaille tout de suite. Il était entendu malgré tout que je passerais mon CAP à la fin de l'année, en même temps que les autres. Ils ne pouvaient pas m'exclure, j'étais l'un de leurs meilleurs élèves !

Donc, je rectifie : tu arrives au Jardin des Plantes les mains dans les poches ?

C'est ça. Je suis arrivé accompagné de Maman vu que la majorité était à 21 ans et que je n'en avais que 17, avec un papier de recommandation du directeur de l'École du Breuil pour le

directeur du service des cultures du Jardin des Plantes, qui était lui-même un ancien de cette école.

Raconte-moi ce premier jour, quel travail t'a-t-on donné à faire ?

Le jour de l'entretien devait être un vendredi et, dès le lundi matin 8 heures, j'étais au travail à la graineterie du Muséum, au service de botanique. Mimile était le chef jardinier de la graineterie, des carrés de multiplication et de l'orangerie. Un tout petit bonhomme... Il m'a demandé si je savais rempoter, j'ai dit oui et c'était parti !

Tu as travaillé avec lui ?

Non, Mimile m'a mis avec un ancien. On plaçait toujours les arpètes avec des anciens. Je me souviens que l'on a commencé dans les carrés de châssis, par rempoter tous les pieds témoins des bulbeuses botaniques. Je dépotais, je récupérais les bulbes, je jetais les amochés ou les malades, je gardais les plus beaux, selon les espèces je redonnais un mélange léger, calcaire ou siliceux ou très gravillonné, je drainais bien le fond avec des tessons de vieux pots. Bref, je repotais, je repotais, je repotais... Sur le coup de 10 heures et demie, l'ancien — qui s'appelait Gérard et qui, en fait, n'avait qu'une dizaine d'années de plus que moi — me dit : « Tu as appris à travailler où ? » « À l'École du Breuil », je lui réponds. Et lui : « Je te demande ça parce que si tu travailles à ce rythme-là, on a fini demain. Or, on a toujours mis une semaine à repotter les bulbeuses. Tu tues le travail ! » On a donc été plus lentement. C'était ça, la première expérience de mon premier jour de travail et le premier enseignement : ne pas aller trop vite !

C'était dans le but de faire un meilleur travail ou pour éviter d'en avoir d'autre, ou trop à faire ?

Je pencherais plutôt pour la deuxième hypothèse. Il n'empêche, ça m'a fait du bien de quitter le milieu des rockers pour travailler avec des gars comme ça, de me retrouver dans un vestiaire d'ouvriers. Je ne pouvais plus jouer les grandes gueules ! Ici, à l'époque, les vieux c'étaient tous des anciens résistants, des prisonniers de guerre, des gars de la marine. Certains avaient des médailles hautes comme moi. Ils m'ont remis à ma place de même et ça a été une vraie chance.

D'ailleurs, toute ma carrière a été une succession de coups de chance. Pour commencer, on me trouve une place, sans que j'aie à chercher ni même à me déplacer : c'était tout près de chez moi et, en plus, au Jardin des Plantes de Paris ! J'aurais pu tomber dans n'importe quel espace vert de la préfecture de Paris où l'on m'aurait collé au ramassage des papiers gras ou à la plantation des géraniums. Non, on me place ici, où les patrons sont des professeurs qui parlent en latin si bien qu'on se serait cru à la messe, et où l'on me donne à cultiver des plantes que je n'aurais jamais vues au sein de l'École du Breuil.

Tu avais déjà des notions de botanique ?

Non, j'ai découvert la botanique ici. C'est Mimile — mon premier chef, donc — qui m'a appris à me servir d'une flore. J'avais celles de Gaston Bonnier et de Fournier. À l'entrée de l'hiver, vu que je savais distinguer les familles des plantes, j'ai commencé à trier les graines que des jardins botaniques étrangers nous demandaient. Le catalogue partait en septembre, et les commandes se faisaient en janvier/février.

On disait à l'époque qu'on allait « faire nos six jours », en rapport avec les courses de vélo sur piste qui avaient lieu au vélodrome municipal de Paris. Nous aussi on tournait, mais autour des armoires en bois de la graineterie ! Des présentoirs étaient disposés dessus, dans lesquels étaient glissés des sachets de graines. Avec une belle « main » en cuivre, on puisait dedans et on remplissait de graines les sachets

de papier qu'on faisait à la main et qu'on fermait ensuite en chapeau de gendarme après avoir écrit dessus, de notre plus belle plume, le genre, l'espèce, le lieu et la date de la récolte. Comme j'allais vite, j'ai souvent fait ça. C'est comme ça que j'ai appris la botanique. Alors, à la fin de l'année scolaire 1964, quand j'ai été présenté au CAP quatre branches, inutile de te dire que les examinateurs ont été épatés par mon parcours. Au bout d'un an, j'avais multiplié des fougères et des plantes bulbeuses de collection comme des tulipes ou des narcisses botaniques, j'avais cultivé des orchidées, récolté, nettoyé et mis à conserver des graines, fait des semis, élevé des jeunes plants... Bref, j'avais une pratique. Je suis un des premiers à avoir profité des chances de l'alternance !

Qu'est-ce que ça a changé d'avoir ton CAP quatre branches ?

Au départ, rien. Je n'étais toujours qu'un gamin et j'ai gardé ma place d'arpète jusqu'à mon départ pour l'armée, en mai 1966. À mon retour, en septembre 1967, j'ai retravaillé au Jardin des Plantes parce qu'il y avait des places de libre. C'était le plein-emploi à l'époque, et les gars ne voulaient pas venir travailler ici, ce n'était pas assez bien payé.

Et puis, être jardinier à l'époque, ça la fichait mal ! Ça faisait mieux d'être tourneur, dessinateur industriel, ou bien de « faire bureau des méthodes » pour devenir contremaître, ça, c'était l'aristocratie de la classe ouvrière ! Il n'y avait qu'un fada comme moi pour dire que je voulais « faire jardinier ». Les copains apprentis jardiniers, eux, quand on allait danser au Golf Drouot, ils disaient aux filles qu'ils voulaient « faire fonctionnaire » ! Personne n'avait vraiment de considération pour le métier de jardinier, et encore moins les filles !

Le fait est que, à l'époque, elles étaient très peu dans le métier. Les quelques rares jeunes filles qui entraient dans des écoles d'horticulture étaient souvent filles d'entrepreneurs paysagistes, de pépiniéristes, de grainetiers ou de fleuristes. Certaines

d'entre elles « faisaient Versailles »⁶, où elles rencontraient souvent leur futur mari. C'était comme ça, avant 1968. Après, ça a changé, la profession s'est nettement féminisée. Et, au fur et à mesure que la population est devenue majoritairement urbaine, les jardiniers se sont mis à avoir la cote. Ils passent aujourd'hui pour des spécialistes, et les jeunes se battent pour être jardinier ici !

Mais revenons à toi. À quel poste t'a-t-on affecté à l'époque ?

À l'équipe du jardin alpin. J'étais officiellement passé aide de laboratoire, c'est-à-dire jeune jardinier.

Direction le jardin alpin⁷. La première rocaille a été réalisée au XIX^e siècle, quand ça a été la mode de faire de la montagne, de parcourir les Alpes notamment et d'en ramener des plantes. Le jardin alpin actuel date de 1931.

⁶ À l'époque, École nationale supérieure d'horticulture, située à Versailles, à la place de l'actuelle École nationale supérieure du paysage de Versailles.

⁷ Sur le plan, numéro 1.

Le jardin alpin, Mai 1968 et le principe de précaution

Dans ce jardin alpin, il y a vraiment une concentration de plantes peu ordinaires. Ici plus qu'ailleurs, on a le sentiment d'être dans un musée vivant !

C'est vrai. D'ailleurs, quand je suis arrivé, on faisait payer l'entrée de ce jardin. C'était un franc et cinquante centimes pour les enfants accompagnés, les familles nombreuses et les bonnes d'enfants. Et gratuit pour les étudiants et les militaires en uniforme ! Les jardiniers avaient un carnet à souche et ils vendaient les billets : il n'y avait pas de caisse à l'entrée.

Et le week-end ?

Il y avait toujours un jardinier de permanence. Une fois — c'était un samedi matin de septembre — c'était mon tour et je m'étais réfugié dans la cabane des jardiniers : il pleuvait des cordes, il n'y avait évidemment pas un chat. Enfin, si... Pendant que je me préparais un café, j'avais vu passer une petite dame très comme il faut avec son parapluie et son cabas, une courageuse ! Je décide donc de lui laisser le temps de faire son tour et de lui vendre son ticket au retour. Le temps passe, je bois mon café et je ne la vois toujours pas ressortir. Bref, il a bien fallu que je me décide, malgré la pluie incessante, à partir au-devant d'elle.

Et voilà que je l'aperçois, penchée sur la rocaïlle, en train de prélever des plantes et de les enfourner dans son cabas. Je fonce sur elle et je l'arrête en plein vol. Elle, drapée dans sa dignité, proteste et me « prend de haut » ! Il y avait pourtant dans son cabas une bonne vingtaine de pieds d'androsaces et de saxifrages, très finement choisis et même étiquetés. Elle a quand même fini par me suivre au poste de garde de la rue Cuvier. Le brigadier de permanence a pris son identité, son cabas, et m'a demandé un rapport écrit en vue du dépôt de plainte par le Muséum auprès du commissariat du cinquième arrondissement pour vandalisme et vol. Pour finir, la dame s'est quand même trouvée penaude et moi, j'ai regagné mon jardin alpin, fier du devoir accompli. Mais l'affaire ne s'est pas arrêtée là. Le lundi matin, me voilà convoqué au bureau du directeur du service des Cultures. Au début il m'a félicité mais, ensuite, il m'a gentiment demandé de retirer mon rapport... pour épargner un procès à cette dame « bien connue et qui aimait tellement les plantes » ! Voilà comment j'ai appris que le vol n'est pas l'apanage des gens dans le besoin mais que des collectionneurs, même très aisés financièrement, pouvaient prendre beaucoup de risques pour assouvir leur passion. Cette petite affaire est l'une des choses que m'a enseignées le jardin alpin !

À cette époque, il était déjà configuré comme ça, dans un creux ?

Oui, il est comme ça depuis 1931. Avant cette date, c'était l'emplacement des carrés de multiplication et, en même temps, une fosse aux ours. C'est pour ça que c'est encaissé, trois mètres en dessous des allées ! Ça figure une drôle de montagne, tu me diras, mais à défaut de passer l'hiver sous la neige des Alpes, des Pyrénées, de Corse ou encore de l'Himalaya, les plantes bénéficient grâce à ça d'un microclimat. Il fait toujours relativement doux ici. On essaie d'ailleurs d'y acclimater des plantes carnivores. Normalement, elles sont cultivées dans nos serres

mais certaines sont là, en pleine terre, depuis cinq ans. À voir si elles passeront cet hiver qu'on annonce rude... Je l'espère, parce que ça plaît aux mômes. Quand j'assure des animations pédagogiques ici, je leur fais tout un cinéma. Je leur dis : « Je sors mon fouet, on va voir les plantes carnivores ! » Ils adorent. Alors, là, les questions ne manquent pas. Immanquablement, on me demande si on peut leur donner des boîtes pour chat...

Quand on est enfant, des plantes comme celles-là paraissent peut-être plus vivantes, plus « liantes » que les autres ?

C'est sûr. D'ailleurs, il faut les voir, quand ils sont là, autour, c'est tout juste s'ils ne leur donneraient pas leur casse-croûte ! Une plante fossile comme le métaséquoia, qui est ici depuis 1948, l'année de sa diffusion dans le monde, les impressionne aussi beaucoup. Les enfants veulent toujours savoir s'il a « connu » les dinosaures. Ils sont un peu déçus de savoir que non, celui-là ne poussait pas dans leurs pattes contrairement au ginkgo biloba, mais ils sont contents quand même d'apprendre qu'il existait à l'époque des mammoths !

Tu fais beaucoup d'animations aujourd'hui dans le jardin alpin ?

Oui, j'en fais pas mal, aussi à cause du pistachier. Une célébrité, celui-là ! Au XVIII^e siècle, il y avait déjà ici des châssis de multiplication. Donc, quand Tournefort a ramené de son voyage en Chine, en 1702, des graines de pistachier, c'est dans l'un de ces châssis qu'on les a semées. Certaines ont levé, parmi lesquelles deux plants qui se sont distingués par leur taille, un peu plus développée. On a donc décidé de les transplanter et de les laisser pousser jusqu'au jour, en 1718, où le botaniste Sébastien Vaillant a découvert que l'un des deux pieds avait des pistaches et l'autre pas. L'année suivante, il a observé les fleurs de plus près : elles n'étaient pas identiques et pour cause, il y avait

un pied mâle et un pied femelle. Il venait de mettre en évidence la sexualité des végétaux. Scandale dans le clergé, qui ne voulait pas admettre que les plantes aient des zigounettes ! Vaillant a dû « s'écraser » sous peine d'être excommunié, mais on lui a tout de même reconnu sa découverte, un peu plus tard.

Il n'en reste plus qu'un aujourd'hui, l'autre est mort ?

Il reste le pied mâle, le pied femelle a été attaqué par un champignon. Quand j'ai des adolescents ici, je leur dis que le pied femelle aurait dû survivre au pied mâle vu que, en règle générale, dans la nature, le sexe femelle est plus résistant que le sexe mâle. Ça, ça plaît aux filles. Mais juste après, je dis aussi que, toujours dans la nature bien sûr, le sexe mâle est souvent plus beau que le sexe femelle. Alors là, c'est au tour des garçons de faire les malins !

Et celui-là, c'est un citronnier ?

Poncirus trifoliata, le redoutable ! Il y a eu des accidents dans certains jardins à cause de lui. Il faut savoir qu'une branche de *Poncirus* sèche, au sol, crève un pneu de voiture ! Aujourd'hui, on ne le plante plus dans les espaces verts. Ici, au Jardin des Plantes, on veille par exemple à ce qu'aucun piquant ne soit à hauteur d'homme. Par principe de précaution, un truc à la mode !

Pourquoi dis-tu ça ? On interdit beaucoup de choses ici ?

En gros, on interdit tout ce qui peut conduire à un procès, y compris ce qui passait il y a quelques années pour être naturel et normal dans un jardin public. Pourquoi ? Parce que, aujourd'hui, on porte plainte pour un oui pour un non. Autrefois, quand il neigeait, on allait exprès au square pour jouer. Aujourd'hui, dès qu'il y a un peu de neige, on ferme les portes, de peur des glissades. Même chose pour le vent : depuis la tempête de 1999,

on ferme les portes dès qu'on annonce des rafales à 100 km/h. On s'est même débarrassé des jeux pour enfants, et le manège du Jardin aujourd'hui est privé. Et puis, on a des consignes orales. On conseille par exemple fortement aux jardiniers de ne jamais être seul avec un enfant, par peur des accusations de pédophilie. On insiste aussi sur l'interdiction d'offrir une tomate ou un fruit du potager à un gamin, même si rien n'est traité, ou juste au purin d'ortie, des fois qu'il attrape mal au ventre ! On a même dû arrêter les ruches qui se trouvaient à la place de l'ancienne rocaille, au départ du labyrinthe. L'apiculteur qui s'en occupait faisait pourtant du bon miel, et puis il donnait des cours d'apiculture. Enfin, c'est fini depuis 2001. Par principe de précaution.

À force d'interdictions, est-ce que le Jardin ne va pas perdre aussi en humanité, en sensualité ?

C'est vrai qu'autrefois, c'était plus vivant, plus convivial. Les gens se retrouvaient ici entre copains, pour discuter, les mêmes des rues alentour venaient jouer tout seuls, sans les parents. Reste que le monde change, les gens et les jardins avec. Enfin, à toi, je peux faire goûter nos kiwis... Regarde ! Je te présente les premiers kiwis plantés en France, ici le pied mâle, et là le pied femelle : 380 kg de kiwis à lui tout seul les années où il tient la forme et ce, depuis 1937 ! Les graines ont été envoyées de Chine et les deux plus beaux plants repiqués ici, vers 1905, en tant que plante médicinale. Les voyageurs naturalistes avaient remarqué que les marins chinois qui en embarquaient sur les bateaux n'avaient jamais le scorbut. Donc, ils ont été placés ici, à l'origine dans une serre adossée. Celle-ci a disparu, mais les kiwis sont restés. Ils se sont parfaitement acclimatés. Je me souviens que lorsque je suis arrivé comme jardinier au jardin alpin, les premières semaines, j'ai fait la récolte. En 1967, peu de gens connaissaient les kiwis. On en cultivait juste un peu en Corse ou dans le sud de la France. J'en ai ramené

une cagette à Maman qui n'avait jamais vu ça et M^{me} la comtesse, sa patronne, quand elle en a vu autant, elle n'en est pas revenue non plus! Elle disait à Maman: « Mais vous rendez compte, Madame Bureaux, ça coûte une fortune chez Fauchon! » C'était juste un peu avant que les Néo-Zélandais n'envahissent le marché avec « leurs kiwis » obtenus grâce à des pieds de M. de Vilmorin! C'est lui qui les a appelés « souris végétale », et même déclarés à la SNHF⁸ sous ce petit nom. Il en cultivait dans sa propriété, à Verrières-le-Buisson, et il cherchait à l'époque à obtenir un fruit glabre. Il pensait qu'on pourrait croquer dedans directement. Depuis, on a obtenu des fruits plus gros, des peaux sans poils, mais jamais plus fines.

Tu es resté combien de temps jardinier au jardin alpin?

Je suis resté là presque deux ans sous les ordres de Bébert. Ensuite, les événements de 1968 ont un peu accéléré le cours des choses!

Raconte...

Ça a commencé un soir, vers 18 heures, alors que je venais de fermer le jardin alpin et que je rentrais chez moi. J'habitais à l'époque dans les Halles, rue Quincampoix, je passais par conséquent devant Maubert, ensuite je traversais le boulevard Saint-Germain. Et ce soir-là, grand vide! Pas de voiture! Tout d'un coup, j'entends courir derrière moi. C'était des CRS, mais j'ai eu à peine le temps de les voir, je me suis pris un grand coup de matraque. Je suis donc vite rentré chez moi et là, j'ai allumé mon transistor et j'ai appris que des étudiants avaient commencé à se battre boulevard Saint-Germain! Si je n'avais pas pris ce coup, je n'y serais peut-être pas retourné. Seulement, ça m'a fait passer de la gauche molle à la gauche... pour

8 Société nationale d'horticulture de France.

toujours! Je suis donc reparti. Et, dans la bagarre, j'ai rencontré plein d'étudiants, dont certains d'ailleurs sont devenus mes patrons. Enfin, les jours qui ont suivi, après le travail, au lieu d'aller à la cantine, j'allais à la Sorbonne participer à des assemblées générales. C'est là, pour la première fois, que j'ai entendu parler d'écologie. Dans la foulée, j'ai adhéré à un comité d'action ouvriers/paysans, alors que parallèlement se montait une assemblée générale du personnel du Muséum, qui rassemblait tous les syndicats présents. Évidemment, j'y ai participé et j'ai appelé à la grève. Tout le Jardin des Plantes a fermé et moi, j'ai été désigné par les copains secrétaire du comité d'action du Muséum. On a placé des piquets de grève aux grilles tout en organisant une sécurité, en charge de s'occuper des animaux et des plantes.

Bien sûr, quand la grève s'est arrêtée, après les accords de Grenelle, j'ai été convoqué avec deux ou trois autres copains par le directeur du service des Cultures. « Qu'est-ce que tu vas prendre, me disaient les copains... on va t'envoyer à Chèvreloup⁹! » Là-dessus, le directeur m'annonce qu'il nous donnait, aux copains et à moi, une semaine de vacances! Parce que, déclarés grévistes, on avait organisé et permis d'assurer la sécurité du Jardin, les soins aux animaux et l'entretien des plantes et que la direction n'avait à déplorer aucune casse malgré la proximité de Jussieu et de Censier... tandis que les non-grévistes étaient restés à la maison! Imagine la tête d'enterrement des copains, quand je suis redescendu du bureau: « Tu es muté où? Tu pars quand? »

Et alors? Tu es muté où?

Aux parterres, grâce à un petit chef qui ne m'aimait pas trop et qui, après les événements, a été demander ma mutation au

9 À l'arboretum ou dans les pépinières de Chèvreloup, annexe du Jardin des Plantes située à Rocquencourt, près de Versailles. Voir également en annexe page 89, note I.

chef des cultures. Il a dû être déçu parce que, au final, ça a été une vraie chance pour moi.

Pourquoi une chance ?

Au jardin alpin, j'étais entouré de deux pointures : l'un d'eux est devenu chef jardinier du jardin botanique de Samoëns et l'autre, chef jardinier du jardin botanique de Nantes. Difficile pour un petit jeune de se faire une place auprès de gars comme ça ! Aux parterres, quand je suis arrivé, il y avait les chefs jardiniers, qui sortaient presque tous de l'école de Versailles, et le personnel jardinier, composé de gars qui n'avaient aucune formation. C'était soit des ouvriers polyvalents, souvent des anciens combattants, soit des gars de la campagne. Tous avaient entre 40 et 50 ans. Certains étaient d'excellents jardiniers mais on ne pouvait pas trop compter sur eux, accrochés comme ils l'étaient à leur bouteille. Je me souviens encore des noms : Le Postillon, le vin des Rochers, le Kiravi, le Père Grap... Les jours de fête, le luxe c'était d'aller chercher du vin bouché, de la Pelure d'Oignon ou du Cramoisay. Enfin bref, donc me voilà aux parterres, où j'ai fini par me retrouver un peu plus tard adjoint au chef jardinier.

Direction place Valhubert¹⁰. De là, on voit mieux la perspective, qui est un bel exemple de jardin à la française. En période estivale, sont présentés dans les carrés entre 700 et 800 taxons différents, tous étiquetés.

¹⁰ Sur le plan, numéro 2.

Les parterres, les bombardements et l'évolution

La perspective existait déjà à l'origine ?

Sous Louis XIII, il y avait une partie des fortifications de Paris rue des fossés Saint-Jacques et Saint-Bernard, en face le petit village de Bercy, et la perspective qui descendait jusqu'à la Seine en pente douce. Dans son ensemble, la structure n'a pas trop changé. Il n'y a que les deux bassins centraux qui ont disparu au XIX^e siècle pour céder la place aux carrés dits Thouin, et aussi — depuis que je suis au Jardin — ce que l'on appelait « la Musique », une parcelle en dôme devant la Grande Galerie de l'Évolution, avec un dénivelé assez léger, et une partie plane au sommet. Avant guerre, le clairon de la garde républicaine venait y sonner la fermeture du Jardin. Mais, à mon époque, on n'y donnait plus que quelques petits concerts, la fanfare des gardiens de la paix par exemple. En bordure, il y avait une mosaïque faite de coleus, de joubarbes et de bégonias nains. Je me souviens d'une fois en particulier, on venait de décharger un camion de 2500 plantes, tous les gars étaient là, les outils sortis... Le vieux chef, Pierre Bottet, trace les dessins avec le dos du râteau. Moi, je marque avec une pointe la place des plants, tous les 20 cm. Et les gars attendent qu'on ait fini, la bouteille et le verre à la main — bien culotté, le verre, à force de rester dans la poche ! Débarque l'ingénieur, un nerveux avec